

LA FAMILIA

un film de **Gustavo Rondón Córdova**



SEMAINE
DE LA CRITIQUE
CANNES 2017



Karlovy Vary
International Film Festival



HORIZONTES LATINOS
FESTIVAL DE SAN SEBASTIÁN
2017

"LA FAMILIA" LA PANDILLA CINE CERCANO FACTOR RH EN CO-PRODUCTION AVEC AVILA FILMS DHF
AVEC LA PARTICIPATION DE CENTRO NACIONAL AUTÓNOMO DE CINEMATOGRAFÍA (CINAC) PROGRAMA IBERMEDIA SORFONO
AVEC GIOVANNY GARCÍA REGGIE REYES CASTING TATIANA MABO ROBER CALZADILLA
MONTAGE ANDREA CHIGNOLI CRISTINA CARRASCO (EDA) GUSTAVO RONDÓN CORDOVA SON MIGUEL HORMAZÁBAL MARCO SALAVERRIA
DÉCORS MATÍAS TIKAS DIRECTEUR DE LA PHOTOGRAPHIE LUIS ARMANDO ARTEAGA COPRODUIT PAR ALVARO DE LA BARRA DAG HOEL
PRODUIT PAR NATALIA MACHADO FUENMAYOR MARIANELA ILLAS RUBÉN SIERRA SALLES RODOLFO COVA GUSTAVO RONDÓN CORDOVA
ÉCRIT ET RÉALISÉ PAR GUSTAVO RONDÓN CORDOVA



FACTOR+RH



DHF ::



SON FOND



the directors label



TAMASA



Tamasa présente

LA FAMILIA

un film de Gustavo Rondón Córdova

SORTIE LE 10 AVRIL 2019

Venezuela - 2017 - 1h22



Distribution

TAMASA

5 rue de Charonne - 75011 Paris

contact@tamasa-cinema.com - T. 01 43 59 01 01

www.tamasa-cinema.com



Relations Presse

CYNAPS - Stéphane Ribola

stephane.ribola@gmail.com - 06 11 73 44 06



S YNOPSIS

Pedro, 12 ans, erre avec ses amis dans les rues violentes d'une banlieue ouvrière de Caracas.

Quand il blesse gravement un garçon du quartier lors d'un jeu de confrontation, son père, Andrés, le force à prendre la fuite avec lui. Andrés découvre son incapacité à le contrôler mais cette nouvelle situation rapprochera père et fils...

C

OMMENTAIRES DE L'AUTEUR

LA FAMILLE

Dans *La Familia*, Andrés est un père célibataire qui travaille dur et peine à joindre les deux bouts. En l'absence de la figure maternelle, son fils de 12 ans Pedro ne bénéficie que du minimum de soins et d'attention. Volontairement ou non, son père est également absent, comme s'il s'attendait à ce que l'enfant s'éduque seul, apprenne seul, survive seul.

Parmi tous nos problèmes sociaux inéluctables, les liens familiaux sont une question urgente à explorer au Venezuela aujourd'hui. Notre pays traverse une période hostile et individualiste. C'est pourquoi j'ai choisi de faire un film dans lequel les personnages sont forgés par leur contexte et les dynamiques de ce contexte, après que leur lien ait été brisé par un évènement violent. Ce film raconte comment deux personnes se retrouvent, un père et son fils. Pour entamer une nouvelle existence, leur première étape est de réparer le lien qui les unit.

LA VIOLENCE

La violence est un réel problème au Venezuela depuis des décennies, mais la situation s'est encore détériorée ces vingt dernières années. Le nombre d'enfants délinquants a considérablement augmenté, et leurs crimes sont devenus plus violents. Dans les ghettos, les seuls efforts pour empêcher les enfants d'errer dans les rues consistent à essayer de les garder à l'intérieur, mais cela ne les empêche pas toujours de s'attirer des ennuis.

Dans *La Familia*, Pedro blesse un autre garçon par légitime défense, et doit en affronter les conséquences, c'est-à-dire une revanche inévitable de la famille ou du gang de ce garçon. Le père s'enfuit avec son fils, mais pas pour échapper à la loi. Il est peu fréquent qu'ils aient peur de la loi. Dans leur cas, la peur concerne surtout l'homme qui s'est retourné contre l'homme, dans un lieu de non-droit où personne ne paie pour ses propres actes.

GIOVANNY GARCÍA DANS LE RÔLE D'ANDRÉS

J'avais beau vouloir que le film soit le plus réaliste possible, il fallait qu'Andrés soit joué par un acteur expérimenté. Je savais pouvoir créer une symbiose entre l'interprétation d'un acteur professionnel et un jeune acteur non-professionnel. Comme Giovanni García a le physique imposant d'un homme à tout faire, sa capacité à se glisser dans les activités du personnage a apporté de la texture au réalisme du film. C'est un acteur qui ne donne pas d'importance à son apparence, donc il était parfait pour manger, dormir, suer dans ce rôle. Sur ma demande, il s'est douché et a dormi le moins possible durant le tournage. Le Andrés de Giovanni dévoile des cicatrices et des faiblesses, des forces et des désirs. Il est constamment confronté à l'agressivité des autres personnages, et il est loin d'être un modèle que son fils pourrait admirer, mais il parvient à trouver la force de défendre ce qu'il croit devoir défendre.





REGGIE REYES DANS LE ROLE DE PEDRO

Dès le départ, j'ai voulu que Pedro soit joué par un acteur non-professionnel, et je voulais qu'il ait la rudesse qui vient droit de la rue. Nous avons organisé un casting très cher à travers Caracas, dans des écoles, des centres sportifs, des salles de danse, etc., parfois très proches des lieux qu'on avait choisis lors des repérages pour tourner. Avec les directeurs de casting, nous avons créé un atelier d'acteurs pour les enfants pré-sélectionnés. Nous avons tous compris immédiatement que Reggie Reyes était celui que nous cherchions pour jouer Pedro. Sa présence était forte, dure, et tendre en même temps. Il suscitait l'affection, mais pas la pitié. Il avait une personnalité géniale et les vestiges de l'enfance sont toujours là dans son regard. Pour un enfant de 12 ans, il avait la discipline nécessaire pour tenir le coup pendant nos jours de tournage souvent difficiles.

UN TOURNAGE CHRONOLOGIQUE

Giovanny García et Reggie Reyes ont tous deux accepté le mode de tournage que je leur ai proposé : tous les acteurs devaient accepter de travailler sans lire le scénario. Ils ne lisaient les scènes que le jour même ou peut-être un jour avant de les tourner, mais pas plus tôt. Nous avons créé un planning de tournage presque chronologique, et nous nous y sommes tenus jusqu'à au moins la cinquième semaine sur les sept semaines de tournage. Même la dernière semaine coïncidait avec la fin du film. Je pense que cette méthode a été très utile pour moi, en tant qu'outil de réécriture et dans mon travail de réalisateur ; mais aussi pour Giovanny et Reggie, qui ne se connaissaient pas du tout. Durant le tournage, ils ont commencé à nouer un lien, qui a coïncidé avec l'intrigue du film, ce qui nous a permis de montrer l'évolution de leur relation.

CARACAS

J'avais à cœur de tourner sur place, avec l'intention de montrer de manière réaliste un moment particulier de l'histoire du Venezuela. Il y a une pénurie de nourriture, de médicaments, d'eau, d'électricité, et la plus grande inflation du monde, tandis que le pays traverse une crise économique sans précédent.

Je voulais faire de la ville de Caracas un personnage à part entière. C'est un endroit qui me fascine et encourage ma créativité. Je voulais montrer la ville et ses habitants, ses contrastes, sa personnalité étincelante mais aussi sa dureté, sa violence. C'est un endroit immense, avec une population hétérogène plongée dans les mêmes dynamiques, où la seule chose qui semble différencier les personnes est la poursuite du pouvoir.

Caracas est aussi une ville qui façonne ses habitants. C'est dans la rue que Pedro et d'autres enfants reçoivent l'éducation qu'ils n'ont pas eue à la maison. Les jeunes apprennent très vite dans un monde où l'apparence, l'argent et l'anarchie règnent.

L'ESTHETIQUE DU FILM

Comment travailler sur l'image sans trahir le réalisme du film ? Je voulais une esthétique dure, expressive, mais qui respectait assez le réalisme pour révéler sa beauté. Nous avons choisi le chef opérateur Luis Armando Arteaga, qui est né au Venezuela et a grandi en France. Je savais qu'il serait le bon choix pour *La Familia* après avoir vu son travail sur *Volcano (Ixcanul)* et *El Dorado XXI*, et quelques courts-métrages qu'il avait tournés en Amérique latine. Avec Luis, nous avons pu éviter une image ultra-définie, éclairée et stylisée. Nous voulions une image cohérente avec l'histoire et l'univers présentés. Ensemble, avec le directeur artistique Matias Tikas, nous avons tenté de composer un film riche en arrière-plans, en éléments. Dans le film, il n'y avait pas de plans d'ensemble, mais le mouvement et le cadrage étaient essentiels. Nous étions tous sur la même longueur d'onde et c'était un processus de création très dynamique.



E

NTRETIEN AVEC GUSTAVO RONDÓN CÓRDOVA

La Familia est votre premier long métrage. Était-il évident pour vous de situer son action à Caracas et au cœur d'une relation père-fils ?

Dès mes premiers court-métrages, je me suis intéressé à la question des liens familiaux, ces liens que nous ne choisissons pas, et qui bien souvent se brisent ou se détériorent pour des motifs obscurs, inconscients. LA FAMILIA explore ces liens. J'y ai toutefois ajouté un personnage qui m'importe particulièrement : la ville où j'ai grandi et vécu, Caracas, ce lieu qui, dans les circonstances actuelles, envahit la vie intime et impose un quotidien qui nous déshumanise.

Ce qui caractérise le mieux Caracas aujourd'hui c'est la violence qu'elle dissémine dans chaque relation humaine, dans chaque interaction entre ses habitants. Si la situation de notre pays n'a rien d'unique, sa violence prend des proportions très particulières.

J'ai fait le choix de travailler sur la relation intime entre deux personnages, séparés par la barbarie qui les entoure et forcés, suite à un acte de violence, de se retrouver et d'apprendre à se connaître.

Comment avez-vous dirigé ces enfants (non professionnels) sur le tournage ? Y a-t-il eu beaucoup de préparation avec eux ou au contraire fallait-il garder leur spontanéité ?

J'avais déjà travaillé avec des enfants dans mes court-métrages mais avec LA FAMILIA c'est devenu très complexe. Nous avons planifié avec attention tout un processus de casting puis organisé des ateliers de travail sur six semaines. Lors du tournage les directeurs de casting ont fait office de « coachs » pour les non professionnels.

Du point de vue de l'écriture, j'ai écrit des personnages et des actions que les non professionnels pouvaient comprendre et connaître. Reggie a une vie très différente de celle de son personnage mais il a souvent eu affaire à des garçons comme Pedro. Giovanni est aussi loin du personnage d'Andrés mais il a lui aussi été serveur, il s'y connaît en mécanique et en bricolage. Les acteurs étaient donc sensibles à la réalité de leur personnage.

Dès l'écriture et jusqu'au tournage, j'ai laissé de la place aux changements, aux ajouts... Le tournage chronologique a été la clé d'un travail créatif et dynamique.

Parlez-nous des quartiers de Caracas dans lesquels vous avez tourné...

L'histoire vient de certains souvenirs de mon enfance. Je n'ai jamais vécu dans un quartier comme celui du début du film, mais j'y allais régulièrement pour rendre visite à une partie de ma famille. J'y suis retourné pendant l'écriture.

Le film explore les relations humaines dans une réalité complexe et brusque. Je voulais montrer ce que j'avais observé du Venezuela depuis Caracas, ce qui dans cette ville continue à m'émouvoir en tant qu'être humain.

Quand j'écrivais, je faisais très attention à ce que cette rudesse de vie ait une emprise forte sur la manière d'être des personnages ; qu'elle ne se limite pas juste à des anecdotes. Je me suis beaucoup concentré sur la relation entre le père et le fils et leur façon de se confronter aux autres personnages. Ensuite, nous avons recherché ce réalisme dans des éléments cinématographiques : le casting, les costumes, les lieux, la lumière...

Pendant le casting, j'ai accompagné des chargés de départements. Alors que nous rencontrions les acteurs, visitons les lieux, j'ai appris à connaître ces gens, je parlais avec eux, partageais leurs histoires. Je me suis énormément nourri de tout ça.

Au moment du tournage, nous avons créé avec les acteurs une sorte de pacte philosophique et esthétique : nous devons croire à tout ce que nous voyions devant la caméra. Nous répétions les scènes jusqu'à arriver à ce point, à cette justesse de ton.



Les producteurs et moi-même connaissions très bien le contexte de notre histoire et avons élaboré des plans de production très organisés, pour une production dynamique et sûre. Nous avons ainsi pu faire ce film où nous le souhaitions et surtout comme nous le souhaitions.

La réalité est aujourd'hui plus complexe encore que lorsque nous avons fait ce film, mais nous avons appris à lui faire face et à continuer de filmer.

Quels films, quels cinéastes ont influencé votre travail ? *Gloria* de Cassavetes ? *Le Voleur de bicyclette* de De Sica ?

Il y a une forte influence du néoréalisme italien, peut-être parce que j'y ai rencontré une manière d'aborder et de faire du cinéma qui s'adapte bien à notre réalité.

Les frères Dardenne, Kieslowski, Andrea Arnold, Jacques Audiard, Wim Wenders, Roberto Minervini, Lisandro Alonso, Pablo Larraín, Asghar Farhadi, Cassavetes, Lynne Ramsay ont été très importants pour moi.

Définiriez-vous votre film comme un thriller sur fond social, un drame ?

Pour moi il s'agit d'un drame car mon intention a toujours été de me concentrer sur la relation interpersonnelle, la relation affective des deux personnages.

Bien entendu, je voulais raconter ce film dans un rythme particulier, dans l'urgence de la vie des personnages car il en va ainsi du temps que nous avons pour sauver la vie de quelqu'un. Il y a dans ce rythme un aspect physique et spirituel. Compte tenu de l'âge et du contexte que vit Pedro, le temps est un élément fondamental.

La fuite est-elle selon vous, dans un tel contexte de menaces, la seule solution de survie ?

Pas nécessairement. Mais il est difficile pour les nouvelles générations de grandir sans être emportés par ce côté hostile ; les vicissitudes quotidiennes sont nombreuses et terribles et poussent, bien souvent, à prendre un chemin plus rapide...

Pour moi, la seule façon de survivre réside dans les liens, les plus directs et les plus proches, ceux qui nous maintiennent à l'abri, créent un environnement et la possibilité d'une existence moins hostile.

L'on entend très fréquemment dire que les enfants des quartiers difficiles grandissent plus rapidement que les autres... Pourtant Pedro - qui n'a plus sa mère à ses côtés non plus - ne semble pas se rendre totalement compte de la gravité de son acte...

Le film parle précisément de cette très courte période entre l'enfance et l'adolescence, qui dans ce type d'environnement est encore plus courte. Dans ce contexte, être enfant est un élément négatif, les adultes bien souvent insistent et demandent à ces enfants d'agir comme des hommes ; il les appellent "les mineurs" de façon péjorative et les incitent à se comporter comme des adultes. On leur demande d'être virils, d'être des hommes, de consommer de la drogue, de parler de sexe et de le pratiquer comme un mécanisme, une façon de faire partie de cette société d'adultes et de mieux s'adapter à la survie.

Mais les enfants sont des enfants, peu importe à quel point ils veulent être durs et hommes. De leur point de vue, leurs actes n'ont pas ou peu de conséquences immédiates. Ce qu'Andrés démontre à Pedro c'est que dans ce contexte, une action violente engendre une réaction beaucoup plus violente et inhumaine ; c'est quelque chose de commun, classique, pas seulement dans ce contexte mais dans la société en général.

Dans un contexte de violence omniprésente et banalisée, de crise sociale, morale et économique, de guerres de territoires et de gangs, de menaces de mort, la famille est-elle selon vous le seul rempart ?

Ce n'est pas le seul mais c'est de la famille que dépend notre individualité. Si nous sommes capables de générer un premier lien chargé d'affect et de respect pour "l'autre", peut-être pourrions-nous le reproduire en-dehors et qu'ainsi ce cercle puisse s'agrandir.

La violence sociale, morale et économique est une conséquence politique. Si nous réussissons à ce que ce cercle de relations saines s'étende, c'est utopique mais on peut espérer que cela atteigne les politiques et qu'ensemble les individus créent une société moins hostile. Ce n'est sûrement qu'une utopie mais comme le film l'exprime à la fin, c'est toujours mieux de reconstruire quelque chose avec des restes qu'avec rien.

Vos choix de réalisation - caméra à l'épaule, au plus proche des protagonistes... - étaient-ils indispensables pour un rendu encore plus réaliste ?

Je voulais sentir l'urgence, la latence, je voulais être proche de ces deux personnages et regarder la ville de leur hauteur. Pour moi elle ne se décrit pas comme un lieu mais plutôt comme un troisième personnage.

J'ai toujours voulu suivre mes personnages comme si j'étais la quatrième personne qui les accompagnait dans le voyage. Le mécanisme visuel que j'ai choisi a été la caméra à l'épaule, des plans moyens et à la hauteur des personnages.

J'ai éliminé l'aspect descriptif du contexte car c'est justement ainsi que nous vivons le quotidien dans les lieux pressants : sans trop les voir.

Le film a trois ou quatre plans généraux qui servent par moments d'oxygène mais qui ne cherchent jamais à être descriptifs, ils servent plus à l'histoire en elle-même et à son rythme.

Qu'est-ce qui vous donne aujourd'hui l'espoir d'une évolution positive des conditions de vie de ces populations des quartiers défavorisés ?

La seule envie que j'ai est celle d'un changement que seuls les individus peuvent générer. Malheureusement il doit y avoir une volonté politique et sociale de changer les conditions d'existence de cette population.





BIOGRAPHIES

GUSTAVO RONDÓN CÓRDOVA

La Familia est le premier long-métrage de Gustavo Rondón Córdova. Il a écrit, réalisé et produit de nombreux courts-métrages qui ont été projetés dans des festivals internationaux (la Berlinale, Tribeca, Biarritz, Toulouse, Havana). Son court-métrage le plus récent, *Nostalgia*, a été sélectionné pour la Berlinale Competition 2012 et diffusé sur Arte. Né à Caracas au Venezuela en 1977, il a obtenu un diplôme en Communication à l'Université Centrale du Venezuela (UCV) et un diplôme en Cinéma du Programme Universitaire de Réalisation au département de Cinéma et audiovisuel de l'Académie des Arts Interprétatifs de Prague (FAMU).

GIOVANNY GARCÍA (Andrés)

L'acteur vénézuélien Giovanni García interprète Andrés, le père en difficulté de *La Familia*. Auparavant, il a joué dans le film de Rober Calzadilla *El Amparo*, primé dans plusieurs festivals internationaux, dont ceux de Sao Paulo, Havana, Biarritz, Milan, Marseille. Il a été formé à l'école de Théâtre de Juana Sujo et à la Compagnie de Théâtre National du Venezuela. García vit à Caracas, où il est un membre actif de la communauté artistique.

REGGIE REYES (Pedro)

Reggie Reyes joue son tout premier rôle à l'écran dans *La Familia*. Il est né à Caracas en 2002 et y a grandi. Il est l'aîné d'une fratrie de trois. Le directeur de casting l'a repéré pour la première fois alors qu'il jouait au football dans le quartier populaire où il habite avec sa famille. Il est actuellement lycéen.

INTERPRÈTES

Giovanny García Andrés

Reggie Reyes Pedro

Kirvin Barrios Johnny

Indira Jiménez Betty

Ninoska Silva Zoraida

Vicente Quintero Jeff de Mesoneros

Mariú Favaro Clara





FICHE TECHNIQUE

RÉALISATION Gustavo Rondón Córdova

SCÉNARIO Gustavo Rondón Córdova

IMAGE Luis Armando Arteaga

MONTAGE Andrea Chignoli - Cristina Carrasco - Gustavo Rondón Córdova

SON Miguel Hormazábal - Marco Salaverría

DÉCORS Matías Tikas

MUSIQUE Alejandro Zavala

PRODUCTION Natalia Machado Fuenmayor - Marianela Illas - Rubén Sierra Salles
Rodolfo Cova - Gustavo Rondón Córdova

Venezuela-Chili-Norvège - 2017 - 1h22 - 1.85 - DCP - Visa 147139

PRIX ET FESTIVALS

Semaine de la Critique – Cannes 2017

Horizontes latinos - San Sebastian 2017

Karlovy Vary International Film Festival 2017

Meilleur Film Festival Biarritz Amérique Latine (France) 2017

Meilleur Film Lima Film Festival (Perou) 2017

Meilleur Film SANFIC (Chili) 2017

Meilleur Film Kinenova - Skopje Film Festival (Macédoine) 2017

Meilleur Premier Film La Orquidea Film Festival (Equateur) 2017

Meilleur Film Miami Film Festival (USA) 2018

TAMASA
5 rue de Charonne - 75011 Paris
www.tamasa-cinema.com